

Les Cahiers  
du CRH

## Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

7 | 1991  
Varia

---

# La percée de l'industrialisation en Suède. Nouvelles orientations du débat et de la recherche

Lars Magnusson

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2850>

DOI : 10.4000/ccrh.2850

ISSN : 1760-7906

### Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 1991

ISSN : 0990-9141

### Référence électronique

Lars Magnusson, « La percée de l'industrialisation en Suède. Nouvelles orientations du débat et de la recherche », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 7 | 1991, mis en ligne le 18 mars 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2850> ; DOI : 10.4000/ccrh.2850

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

# *La percée de l'industrialisation en Suède. Nouvelles orientations du débat et de la recherche*

Lars Magnusson

---

- 1 I. La révolution industrielle en Suède a été essentiellement considérée comme une sorte de « grande explosion ». Si l'on s'en tient au modèle proposé par Gerschenkron, la Suède a eu besoin d'un taux de croissance plus élevé pour réussir son « décollage » parce qu'elle faisait partie des tard venus dans la course à l'industrialisation. D'après ce modèle général dont l'influence a été grande à partir des années 1960, il était également tout à fait logique de considérer qu'une demande extérieure en augmentation rapide avait pris le relais d'un marché intérieur à croissance lente. Ainsi, dans son étude sur l'essor industriel de la Suède, l'historien économiste suédois Lennart Jörberg affirme que, « le développement industriel suédois a été en grande partie un processus d'adaptation à des phénomènes extérieurs. Il n'a constitué qu'à un moindre degré un processus autonome d'expansion économique »<sup>1</sup>.
- 2 Toujours en accord avec cette théorie du démarrage industriel suédois, il est d'usage de considérer trois périodes dans cette croissance accélérée : les années 1850, les années 1870 et les années 1890. La première serait due à l'accroissement de la production agricole et à l'augmentation de la demande extérieure en bois et produits de scierie suédois. Dans les années 1870, l'industrialisation s'est étendue à plusieurs secteurs essentiellement stimulés par l'augmentation des exportations mais aussi, en partie, par l'accroissement de la demande intérieure en produits de consommation et produits industriels : fer et acier, produits manufacturés, bois et planches, etc. Dans les années 1890, une croissance rapide concerna des secteurs encore plus larges : aux industries déjà citées vinrent s'ajouter les usines de pâte de bois et les mines. Au total, cette période est caractérisée par une augmentation du volume des exportations, et on a pu en conclure que l'essor industriel avait été déclenché et même causé par l'accroissement de la demande en provenance d'une Europe en cours d'industrialisation<sup>2</sup>.

- 3 Cependant, cette interprétation a été contestée récemment par plusieurs chercheurs. Une autre analyse de l'industrialisation de la Suède a été proposée ; à la théorie qui mettait l'accent sur la rapidité, elle oppose l'importance du « décollage » dans le développement de l'industrialisation, de la continuité et de la longue durée. Tout d'abord, on a souligné le rôle de l'accroissement d'une demande intérieure, plus particulièrement en biens de consommation, remontant au moins aux premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle. L'augmentation des revenus de l'agriculture favorisa la création de brasseries, d'usines textiles et de constructions mécaniques, ainsi que le développement rapide du secteur proto-industriel dans le domaine des textiles, du travail du bois, des métaux, etc<sup>3</sup>. Ainsi, dans une telle perspective, un accroissement rapide de la productivité agricole aurait constitué un facteur essentiel de l'essor industriel ultérieur. On a estimé que l'augmentation de la productivité agricole – permise par le défrichage des terres, les enclosures, etc. – connut un taux annuel de 0,5 % par tête pendant la période 1750-1850. Cette hausse de la productivité croissante a sans nul doute stimulé une hausse importante des revenus, d'où un accroissement de la demande tant en produits de consommation qu'en biens durables<sup>4</sup>.
- 4 En second lieu, les données les plus récentes concernant le revenu national en Suède montrent clairement qu'il y a lieu de considérer le processus d'industrialisation selon un déroulement plus progressif. Si l'on se réfère à des estimations plus anciennes, on aperçoit un accroissement du GDP par tête pour la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, ceci a été remis en question par les estimations récentes établies par Krantz et Schön. Ils font remarquer, au contraire, que la croissance a été plus graduelle et qu'elle est partie d'un niveau beaucoup plus élevé que les estimations anciennes ne voulaient bien l'admettre.
- 5 Ainsi, toujours d'après ces auteurs, dans les années 1850, le niveau du produit national par tête en Suède – avant « le décollage », selon la thèse plus ancienne – n'était pas sensiblement inférieur à celui des pays de l'Europe de l'Ouest, et les indices de croissance pour le demi-siècle qui suivit sont nettement inférieurs à ce qu'on supposait auparavant. Ces chiffres indiquent à coup sûr que le processus d'industrialisation en Suède doit être ré-interprété et compris autrement qu'on avait l'habitude de le faire jusqu'à maintenant<sup>5</sup>.
- 6 Troisièmement, et dans la même ligne, on a fait remarquer qu'en Suède une étape de proto-industrialisation a précédé la pleine industrialisation, et qu'elle a constitué un facteur important de son émergence à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La proto-industrialisation, sous la forme d'un *putting out system* largement répandu dans les campagnes, était dès le XVIII<sup>e</sup> siècle une caractéristique du pays, particulièrement pour les textiles. Cependant, le travail du bois, du métal, aussi bien que la tannerie, la fabrication de tuiles, de briques, de chaussures, tournées vers un marché plus large, étaient également florissants dans les campagnes au cours du siècle qui a précédé le démarrage industriel. Comme on l'a fait remarquer dans le débat général, et en contradiction avec la théorie initiale de la proto-industrialisation avancée par Franklin Mendels, elle ne s'est pas limitée à un seul modèle d'organisation, à savoir le *putting-out system*. En effet, en Suède comme ailleurs, elle connaissait différentes formes d'organisation : le *Kaufsystem*, l'artisanat paysan indépendant tourné vers un marché plus large, et le *putting-out system*. C'est surtout dans le secteur des textiles (laine, lin, et coton au XIX<sup>e</sup> siècle) que la production était organisée sous la forme du *Verlag* ou du *putting-out*. Cependant, la très importante proto-industrie textile de Hälsingland et Angermanland, au Nord de la Suède, était essentiellement organisée par les paysans-producteurs eux-mêmes, ou à l'occasion sous la forme du

*Kaufsystem*. Il n'existe pas non plus en Suède de lien direct entre l'activité proto-industrielle dans certaines régions (particulièrement les textiles au Västergötland, Hälsingland et Angermanland ; le travail du bois au Smaland et en Dalécarlie ; l'industrie du métal en Dalécarlie, etc.) et l'essor ultérieur d'une pleine industrialisation et de la production manufacturière dans la même région. Le modèle de développement est évidemment beaucoup plus compliqué que cela. Dans certaines régions, il existe manifestement une relation directe. Dans d'autres cependant, il convient plutôt de parler d'un processus de désindustrialisation, les activités proto-industrielles reculant devant l'extension de l'agriculture ou de la forêt. Dans le dernier cas, les capitaux, la main d'œuvre et le savoir-faire artisanal semblent s'être déplacés et avoir favorisé le progrès industriel ailleurs<sup>6</sup>.

- 7 Enfin, un point de vue encore plus ample a été adopté par plusieurs chercheurs qui ont fait remarquer l'importance du contexte institutionnel et socio-politique dans lequel s'est effectuée la transformation industrielle pendant le XIX<sup>e</sup> siècle. Assurément, « le décollage » postérieur à 1850 a été une conséquence à long terme de l'essor de la proto-industrialisation et du développement d'un important marché intérieur en biens de consommation et en biens durables, mais pas seulement de cela. Il convient plutôt de considérer l'émergence de marchés et d'une production visant de plus larges débouchés comme la conséquence d'un processus de développement socio-économique qui s'est déroulé au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui a mis en place le cadre institutionnel favorable à la fois à l'épanouissement d'un capitalisme agraire et au développement d'une véritable économie de marché. Dans ce cas, la libéralisation de l'économie suédoise jusqu'alors étroitement réglementée – selon des principes strictement mercantilistes ou même caméralistes – a été un facteur décisif et a conduit à la consolidation des droits de propriété sur la terre et les forêts, et au relâchement des restrictions qui entravaient la libre circulation des biens et de la main d'œuvre, tant à l'intérieur du pays que pour l'exportation. Le changement intervenu dans la situation politique et sociale en Suède au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a entraîné un affaiblissement du pouvoir des grands propriétaires terriens et un accroissement du pouvoir politique et social aux mains des paysans, a été une condition nécessaire de la mise en place d'institutions adaptées à un accroissement de l'expansion économique agricole ou industrielle<sup>7</sup>.
- 8 II. Cette nouvelle façon d'analyser le processus d'industrialisation en Suède comme un phénomène beaucoup plus progressif et, dans une certaine mesure, d'un rythme inégal, trouve sa contrepartie dans beaucoup d'aspects du débat général concernant cette question. Il est probablement juste d'affirmer que la conception paradigmatique de l'industrialisation comme un « décollage » ou comme une « grande explosion » a été de plus en plus contestée dans les dernières décennies, particulièrement dans les années 1970. Ainsi, on a remis en cause la présentation de l'industrialisation comme une rupture radicale avec le passé. Il est clair que grâce, en particulier, au débat sur la proto-industrialisation, les aspects de continuité du processus d'industrialisation ont été de plus en plus mis en évidence. Déjà Mendels, dans sa contribution initiale au débat, soulignait à quel point ce processus s'étalait dans le temps<sup>8</sup>. Bien que son modèle permît tout à fait de concilier un tel point de vue avec une interprétation de la révolution industrielle en termes de « grande explosion », il tendait néanmoins à insister sur le fait que cette « explosion » n'était en aucune façon autonome. Bien plutôt, d'après Mendels, elle s'enracinait à l'évidence dans un changement industriel, social et démographique antérieur, propre à l'Europe de l'Ouest<sup>9</sup>.

- 9 Ainsi, au cours du débat des années 1970, le caractère plus graduel et conditionnel de l'industrialisation a été mis au premier plan, surtout depuis que les études régionales semblaient suggérer des modèles de développement industriel différents selon les régions, et liés à des conditions sociales, culturelles et économiques antérieures<sup>10</sup>. Bien plus, le débat stimulé par la reformulation de la thèse de Mendels, d'inspiration incontestablement marxiste, proposée par les historiens de Göttingen : Kriedte, Medick et Schlumbohm dans leur *Industrialisation before industrialisation* (édit. all. de 1976), eut exactement le même effet. En raison de sa clarté conceptuelle, de ses aperçus théoriques et de son ambition à explorer et ré-aménager les frontières mêmes de l'histoire sociale, cette étude fait incontestablement date dans le discours historique moderne.
- 10 On peut évidemment tirer différentes conclusions de leur étude<sup>11</sup>. Cependant, ce qui semble d'un intérêt tout particulier dans notre contexte, c'est qu'il en ressort clairement que l'on rend mieux compte de l'industrialisation en la décrivant comme un processus continu plutôt que discontinu. Ainsi, d'après cette interprétation, il ne faut pas considérer l'industrialisation comme une rupture avec le passé aussi décisive qu'on a pu le penser jusqu'alors. Fondamentalement, elle comporte des processus de développement qui s'enracinent au niveau local. C'est l'histoire particulière de chaque région – et/ou les relations que les régions entretiennent dans un processus de confrontation historique – qui détermine la voie que chacune d'elles emprunte.
- 11 Ainsi, le débat sur la proto-industrialisation a apporté essentiellement deux changements dans la description et l'interprétation de l'industrialisation. Tout d'abord, son caractère plus progressif et irrégulier a été davantage souligné que par le passé. De nombreux exemples locaux, concernant différentes régions et diverses branches industrielles suggèrent que son caractère général et le chemin qu'elle a suivi ont pu différer considérablement. Dans certaines branches, le changement a été si progressif et les étapes vers la mécanisation et la concentration si lentes à se mettre en place, qu'elles sont à peine repérables – pas avant le milieu du xx<sup>e</sup> siècle. Ici, une description en termes de continuité et de transformation progressive semble correspondre au mieux à la documentation historique objective. Dans d'autres localisations, une telle transition vers une production usinière concentrée ne semble pas s'être produite du tout. Il apparaît donc que des formes décentralisées d'organisation telles que le *putting-out system* ou des formes de production artisanale ou à domicile, se sont attardées et ont pu résister au défi d'une mécanisation à grande échelle. Dans de nombreuses régions, d'autre part, des formes différentes d'organisation de la production ont pu co-exister et, au niveau de l'entreprise, ont pu souvent se combiner de multiples façons. Ceci semble surtout avoir été le cas là où les marchés étaient limités et/ou fragmentés. Ainsi, dans des industries qui produisaient des articles soit de haute qualité, soit répondant à une demande de consommation très spécialisée, des formes décentralisées de production pouvaient résister pendant très longtemps à une mécanisation en grand. Cependant dans quelques branches, il est bien sûr possible de trouver des exemples très nets d'une transition rapide vers des usines de grande taille et mécanisées, donnant l'impulsion, de multiples façons, à des changements radicaux. Dans de tels cas, la production visait essentiellement un marché de masse non-spécialisé. Nous nous rapprochons ici ainsi du modèle idéal et traditionnel d'industrialisation, qui perçoit celle-ci comme une rupture radicale et rapide avec le passé<sup>12</sup>. Cependant, on peut tirer aisément une autre conclusion, à savoir que le net avantage des technologies liées à la production de masse et à la production en usine, liées à des formes de production plus décentralisées, sur lesquelles on a mis l'accent dans

des modèles antérieurs du processus d'industrialisation, est mis question. Nous y reviendrons.

- 12 Cependant, les données dont nous disposons paraissent suggérer que l'industrialisation n'a pas été homogène dans un sens encore différent. Alors qu'on peut bien sûr la décrire pour une part comme un processus conduisant à une production de masse et à la mécanisation de la fabrication, elle a aussi indubitablement abouti à l'essor d'une industrie organisée en petites entreprises disposant d'une très large emprise et utilisant des méthodes de travail de type artisanal ou de *putting-out*. Comme l'a souligné Raphael Samuels en particulier, la mécanisation autant que l'augmentation des salaires réels ont conduit à une demande accrue de services, transports, nouveaux produits de consommation tels que les meubles, etc. que seule pouvait satisfaire une industrie organisée en petites entreprises<sup>13</sup>.
- 13 Ainsi, l'accent mis sur le caractère progressif et disparate d'un processus d'industrialisation enraciné dans une industrie rurale extensive antérieure, a sans aucun doute conduit à soulever un certain nombre de problèmes concernant la conceptualisation et la compréhension du processus d'industrialisation en tant que tel. Il convient de se demander s'il est encore possible de parler d'une « révolution industrielle ». Et même si nous pensons que c'est encore possible, qu'entendons-nous par là ? La ligne de démarcation essentielle est-elle l'introduction de la vapeur et de machines-outils, comme l'a suggéré Marx et l'a fortement affirmé Mantoux, il y a si longtemps ? Ou convient-il plutôt d'essayer de la conceptualiser autrement ? Et dans ce cas, quelles conséquences cela aurait-il pour l'inscription de ce phénomène dans le temps historique ?
- 14 Sans avoir l'ambition de débattre en profondeur de ces importants problèmes historiques, nous pouvons au moins indiquer quelques conclusions vers lesquelles semble-nous avoir orienté le débat qui s'est déroulé pendant les dernières décennies. Ceci a certainement des conséquences pour notre compréhension du passage de la Suède à l'industrialisation.
- 15 Tout d'abord, l'élargissement de notre connaissance des expériences historiques divergentes dans différentes branches industrielles au cours des dernières décennies, a sans aucun doute eu pour conséquence durable de rendre plus difficile de fonder une quelconque définition d'un processus d'industrialisation ou d'une révolution industrielle sur des critères purement techniques. Dès les années 1960, l'historienne économiste britannique Phyllis Deane a montré de façon tout à fait convaincante qu'il convient plutôt de considérer l'introduction de la vapeur et la mécanisation comme une conséquence ultérieure d'une expansion industrielle déjà en cours. Elle a également fourni la preuve que même l'industrie textile, si souvent utilisée comme l'exemple type du modèle « muscle et machine » de la révolution industrielle, a en réalité mis du temps à s'adapter à un système d'usines mécanisées de grande taille. Elle soutient que dans l'industrie textile, ce stade n'a pas été atteint avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Le corollaire en est bien sûr qu'une telle étape a été atteinte encore plus tardivement dans la plupart des autres branches où l'appareillage mécanique et la vapeur ont fait plus lentement leur apparition<sup>14</sup>. En conséquence, si nous voulons conserver une définition strictement technologique de la révolution industrielle résultant de l'introduction des machines mues à la vapeur, nous devons la situer à une époque plus tardive qu'on n'a l'habitude de le faire, c'est à dire, pour l'Angleterre, pas avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, sans parler d'autres problèmes, ceci peut certainement nous conduire à négliger de façon injustifiée les changements qui affectèrent l'économie britannique à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du

XIX<sup>e</sup> siècle, et de ce fait, à une compréhension imparfaite des facteurs qui sont à l'origine de cet important processus historique. Nous aurons à y revenir.

- 16 En second lieu, comme semblent le suggérer des études récentes s'appuyant sur des données macro-économiques, il est même difficile de trouver quelque rupture décisive qui pourrait justifier le terme de révolution industrielle. En étroite analogie avec le développement technologique, progressif et inégal d'un secteur industriel à l'autre, la croissance économique mesurée au niveau micro-économique semble avoir été moins impressionnante qu'on ne le croyait jadis. Par exemple, l'historien économiste Nick Crafts a évalué la croissance économique de la Grande-Bretagne pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle ; il suggère qu'il n'y a eu aucune rupture radicale pendant cette période. Les courbes, tant des revenus que de la production, révèlent une tendance ascendante ferme mais lente ; mais il conclut que la hausse est trop faible pour qu'on puisse parler d'une révolution<sup>15</sup>.
- 17 Troisièmement, ce scepticisme croissant à l'égard d'une industrialisation décrite en termes de rupture radicale avec un passé proto-industriel a, bien sûr, ouvert de nouvelles voies de compréhension et d'explication du processus lui-même. En général, on a écarté dans une large mesure les facteurs technologiques. Par contre, l'accent a été mis sur l'importance du marché et l'accroissement de la demande, comme *primum movens*. Ainsi, dans le cas de la Grande-Bretagne, on a souligné que l'augmentation de la demande – tant intérieure qu'extérieure – a conduit à une croissance régulière du secteur des biens de consommation à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. On a alors eu besoin de technologies pour la production de masse, de méthodes d'organisation, de standardisation et, à long terme, d'une concentration accrue et de mécanisation<sup>16</sup>.
- 18 Cependant, comme nous l'avons vu, ce processus s'est inégalement réparti entre les branches industrielles et les régions. Ainsi, on a souligné que des structures sociales différentes, reposant sur des modèles de production et d'appropriation agricoles différents, tels que les coutumes concernant la propriété et la transmission des terres, ont joué un rôle décisif dans la mesure où l'accroissement de la demande dans certaines régions a déclenché la mécanisation et la production en usine<sup>17</sup>. Plus important encore, peut-être, a été le lien entre production de masse et structure du marché à l'intérieur d'une région ou d'une branche industrielle données<sup>18</sup>. On doit peut-être aussi y ajouter le rôle important manifestement joué, dans la spécialisation régionale, par l'existence et la disponibilité des ressources nécessaires à la production, y compris la main d'œuvre. Il est probable que dans les régions qui disposaient d'un secteur agricole viable et en expansion, les structures industrielles ont eu du mal à se développer ou furent même écartées dans un processus de « dé-industrialisation », comme cela a été souligné dans le débat sur la proto-industrialisation. Mais, au même moment, les industries qui se développaient dans ces régions étaient probablement d'une taille inférieure et davantage tournées vers la satisfaction d'une demande locale ; entreprises de petites réparations et d'outillage mécanique, industries de biens de consommation diversifiées et de petite taille, etc.<sup>19</sup>.
- 19 Ainsi, un ensemble d'explications fort différentes a été avancé ces dernières années pour éclairer les mécanismes à l'œuvre dans le processus d'industrialisation. Comme nous l'avons vu, contrairement à l'ancienne perspective, elles insistent plutôt sur le caractère progressif du processus et prennent comme point de départ des situations et des conditions institutionnelles : la demande des consommateurs et leurs goûts, les marchés, les modalités de la propriété foncière, les modèles de transmission des biens, etc. Très

clairement, l'accent est mis sur la continuité plutôt que sur une discontinuité et un changement radical.

- 20 **III.** Cette nouvelle perspective a certainement contribué à dynamiser le débat sur l'industrialisation, et à faire entrer en ligne de compte un certain nombre d'éléments nouveaux qui demandent une discussion et une mise au point sérieuses. Du reste, cette insistance mise sur l'aspect progressif et irrégulier du processus et sur son enracinement dans un milieu plus ancien, agraire et pré-industriel, se fonde clairement sur une praxis historique réelle et, en ce sens, il ne s'agit sûrement pas d'un retour aux modèles simplistes des années 1950 et 1960. Ceci ne signifie pas, bien sûr, que cette nouvelle perspective ne pose aucun problème en ce qui concerne la conceptualisation et l'explication du processus d'industrialisation.
- 21 Dans leur ouvrage *The Second Industrial Divide* (1984), qui a été très lu et très discuté, Michael Piore et Charles Sabel présentent la production artisanale comme une alternative durable et viable à ce qu'ils définissent comme « la production de masse » : « Il existe une alternative artisanale à la production de masse comme modèle d'avance technologique »<sup>20</sup>. Cependant, comme ils en sont tout à fait conscients, la production concentrée et de masse a, dans une majorité de cas, éliminé une telle « alternative artisanale ». Ils ont ainsi tendance à la considérer comme une opportunité perdue. Surtout, ils soulignent que l'alternative de la production de masse ne s'est pas imposée du fait d'une productivité nécessairement plus élevée ou d'une plus haute capacité technologique. Ils présentent plutôt la production de masse comme une alternative qui procurait des profits élevés – mais seulement dans certaines conditions. Parmi ces conditions, ils insistent, entre autres, sur la formation de marchés de masse stables, ce qui supposait des innovations et des investissements politiques et institutionnels onéreux. Néanmoins, dans de nombreuses branches industrielles et dans diverses régions, la production artisanale décentralisée est restée une alternative viable tard dans le xx<sup>e</sup> siècle, particulièrement en France et en Italie. Ainsi, Piore et Sabel ouvraient la porte à un renouveau de plus des formes de production plus décentralisées, résultat de l'introduction de la technologie informatique, de l'aggravation de la crise des technologies de marché de masse, etc.
- 22 Dans leur modèle d'alternative artisanale, Piore, Sabel et Zeitlin<sup>21</sup> mettent particulièrement l'accent sur l'importance de la communauté industrielle ou artisanale, et sur le rôle essentiel de la municipalité appuyée sur un réseau d'entreprises artisanales adaptables et de petite taille. Les régions artisanales viables et prospères se distinguaient bien, et ceci jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle, par des liens communaux étroits et par leur conscience municipale. Piore et Sabel définissent le « municipalisme » comme « une forme de production dispersée dans l'espace, orientée vers et coordonnée par un centre urbain »<sup>22</sup>. A l'intérieur d'une telle communauté de petites entreprises ou de centres de production dispersés, la compétition dominait évidemment, mais elle était contrôlée « par une longue liste de règles de conduite ». Les petits entrepreneurs avaient beaucoup d'intérêts en commun, en particulier leur antagonisme à l'égard des marchands et des distributeurs de travail à domicile, ce qui les différençait surtout des marchands ou des tenants du *putting-out system*. Bien plus, leur petite taille nécessitait une souplesse technologique et de constantes réorganisations : « Les entreprises n'étaient pas des unités de production durables mais plutôt des assemblages temporaires de machines et de compétences »<sup>23</sup>. Ainsi, un petit entrepreneur qui avait servi de sous-traitant à un autre, pouvait fort bien, l'année suivante, se trouver dans la position inverse.

- 23 D'après ce modèle, le rôle de la communauté locale est décrit de la façon suivante :
- C'était le rôle de la municipalité, dans ces systèmes composés de petites unités, que de garantir la mobilité des ressources en protégeant les entreprises contre les chocs du marché qui risquaient de les paralyser ; de leur donner accès aux compétences et aux connaissances qu'elles ne pouvaient se procurer par elles-mêmes ; et finalement de civiliser la compétition en punissant l'emploi abusif de la marque de fabrique locale et en surveillant des systèmes complexes de stabilisation des salaires mis en place pour éliminer des guerres des prix ruineuses et susceptibles de provoquer des baisses de salaires<sup>24</sup>.
- 24 Piore, Sabel et Zeitlin avancent qu'un municipalisme de cette sorte caractérisait de nombreuses cités et districts industriels au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ils mentionnent plus particulièrement les districts d'industrie métallurgique tels que Solingen en Allemagne et Sheffield en Grande-Bretagne, mais aussi l'industrie de la soie à Lyon et celles du ruban, de la quincaillerie, des armes et du cycle à Saint-Etienne. Le regroupement de petits ateliers, coordonnés soit par un *putter-out* soit par une grande entreprise qui assumait non seulement les fonctions commerciales mais « aussi bien l'assemblage du produit »<sup>25</sup>, est un trait caractéristique de tels districts. De même, dans une étude approfondie, Philip Scranton a dressé un tableau très proche de ce modèle industriel flexible en ce qui concerne l'industrie textile à Philadelphie au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>.
- 25 Aussi évocateur que puisse paraître en fin de compte un tel modèle, il n'est pas sans poser quelques problèmes majeurs. Tout d'abord, il est probablement assez judicieux de souligner que des formes de production décentralisées et fonctionnant sur une petite échelle, jouent, dans une perspective historique, un rôle beaucoup plus essentiel qu'on n'a bien voulu le reconnaître. Pendant les dernières décennies, on a rassemblé tant d'informations nouvelles sur les différentes expériences d'expansion industrielle dans diverses régions et différentes branches que l'on peut conclure en toute sécurité qu'une telle forme d'activité industrielle, fonctionnant sur une petite échelle, n'a été écartée que peu à peu, lorsque les technologies de production de masse ont été introduites au XIX<sup>e</sup> siècle. Bien plus, dans de nombreux cas, elle s'est montrée tout à fait capable de résister à cette introduction. Ainsi, dans de nombreux secteurs d'activité, les entreprises artisanales ou les ateliers du *putting-out system*, ont été capables de résister avec succès et pendant longtemps, à la concurrence de l'industrie de grande taille, aux usines mécanisées. Comme Piore et alii le font également remarquer, il existe encore en Europe de l'Ouest des régions à propos desquelles il serait erroné de parler de « production de masse » ou usinière. Ceci semble particulièrement juste dans les cas où les niveaux de la demande continuent à créer des marchés trop petits ou trop fragmentés pour favoriser la production de masse. Cependant, Piore, Sabel et Zeitlin doivent bien admettre par ailleurs que dans la plupart des cas, le « paradigme » du marché de masse a été capable d'éliminer le « modèle artisanal » et d'établir son hégémonie, ne laissant aux entreprises de petite taille qu'un rôle de complément. Mais alors pourquoi ce « paradigme » des solutions du type production de masse a-t-il eu un tel succès ?
- 26 Ces auteurs, on l'a déjà vu, refusent de considérer qu'il puisse exister un avantage « réel » capable de rendre compte en lui-même de ce succès. Au lieu de partir de certains facteurs à l'œuvre au cœur même d'une industrie donnée, ils considèrent essentiellement ce glissement de paradigmes comme la résultante de forces extérieures : les politiques gouvernementales, les structures économiques et sociales, les idéologies ayant une fausse prévention vis à vis de la production de masse, etc. Ils pensent que ce sont de tels facteurs qui créent un cadre institutionnel favorable à la solution de la production de masse. Ils

concluent qu'une fois engagé dans une telle voie, il est difficile d'en changer ou d'en sortir.

- 27 Quand ces auteurs considèrent la politique, l'idéologie et la création active de marchés de masse qui ont participé à l'édification des nations du XIX<sup>e</sup> siècle, comme des facteurs inductifs de la poussée manufacturière, il y a manifestement un progrès par rapport à l'ancien point de vue qui privilégiait de façon unilatérale le rôle de la technologie. Cependant, le fait que dans leur modèle ils ne donnent aucune indication sur la façon dont ces facteurs extérieurs ont agi au niveau de l'entreprise, pose problème. Comment les niveaux de productivité et de profit de certaines entreprises ont-ils pu résulter de ces facteurs, et comment se sont-elles efforcées de composer avec ces changements institutionnels ou autres ? Ainsi, en fait, dans leur modèle, le changement ne devient possible que grâce à des facteurs extérieurs qui ne sont pas directement liés à des pratiques et à un comportement économiques au niveau individuel ou micro-économique. L'absence d'un tel lien les conduit manifestement à minimiser l'importance de la concurrence et de la lutte pour l'appropriation des marchés et des ressources, et à mettre en revanche l'accent sur les caractères structurels et statiques de la structure industrielle ; d'où le rôle attribué à des phénomènes tels que le communalisme.
- 28 Il y a en effet, lié au précédent, un second problème peut-être plus important encore. Il semble évident que le modèle de Piore, Sabel et Zeitlin présuppose une certaine harmonie entre les producteurs de petite taille à l'intérieur d'une municipalité, ou au moins qu'il existe des institutions qui favorisent une forte solidarité communale :
- Bien plus – en contraste avec la production de masse – dans ces industries, le succès économique dépendait autant de la coopération que de la concurrence : faute de partager les coûts de l'innovation permanente entre les entreprises, et entre capitalistes et travailleurs, ceux qui risquaient d'être perdants du fait du changement auraient défendu leurs intérêts en faisant obstacle à ce changement. Et le partage des coûts dépendait, à son tour, d'institutions qui puissent défendre celui qui était vulnérable, au nom de l'ensemble de la communauté<sup>27</sup>.
- 29 On peut sûrement trouver des cas auxquels pareille description puisse s'appliquer. Mais dans quelle mesure peut-on la considérer comme représentative du processus d'industrialisation lui-même ? Dans quelle mesure est-ce même une image juste des communautés industrielles apparemment très stables du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle ? C'est évidemment dans une large mesure une question empirique<sup>28</sup>. Mais il est également évident que le point de vue avancé par Piore *et alii* a des conséquences importantes pour notre compréhension du processus d'industrialisation en général. Il serait bien sûr erroné de dire qu'ils présentent un tableau parfaitement harmonieux de ce processus. Mais quand ils essaient d'expliquer les changements qui ont permis à « l'alternative production de masse » de l'emporter au XX<sup>e</sup> siècle, ils insistent sur l'importance des facteurs extérieurs. En fait, comme nous l'avons vu, leur modèle n'admet pas que des forces internes aient aussi joué un rôle important dans cette transition. En ce qui concerne l'industrie elle-même – exception faite des facteurs politiques et idéologiques – l'accent est de ce fait nettement mis sur la continuité plutôt que sur la discontinuité, sur le consensus plus que sur le conflit, et sur l'intégration structurelle plus que sur une concurrence radicale. En ce sens, leur étude témoigne d'une rupture totale avec l'ancienne interprétation de l'industrialisation, jusqu'à présent reçue.

- 30 On a vu que l'analyse proposée par Piore, Sabel et Zeitlin a des effets importants sur notre propre analyse du processus d'industrialisation. Elle soulève de nombreuses questions que l'on doit traiter à différents niveaux d'abstraction.
- 31 Tout d'abord, elle conduit à une compréhension différente des rapports entre politique et idéologie d'une part, entre forces matérielles et économiques de l'autre. Ainsi, l'un de leurs thèmes majeurs est-il que le développement des marchés de masse et la centralisation de la production sont un phénomène autant culturel et politique que strictement économique. Bien plus, ceci semble impliquer qu'un marché de masse constitue un ensemble institutionnel qui s'est mis en place à l'occasion d'un processus historique, et non une donnée exogène. Comme l'a fait remarquer Polanyi – et plus récemment Hodgson dans une étude importante – les marchés doivent être considérés en relation à un contexte institutionnel. Ainsi, la mise en place de marchés de masse stables suppose-t-elle l'existence de toute une série d'institutions, qu'il s'agisse de systèmes de communication, postaux, de protection des biens et des personnes, de réglementation permettant des transactions à longue distance, de systèmes bancaires, etc.<sup>29</sup>. En même temps, un tel changement institutionnel, capable de susciter l'essor de marchés de masse, suppose aussi des changements de mentalité : il incite probablement à considérer de façon différente les marchés et les biens, et permet aussi d'accéder à la notion de biens de production de masse perçus comme très prestigieux et comme des signes de modernité<sup>30</sup>.
- 32 Un autre facteur « institutionnel » avancé par Piore, Sabel et Zeitlin comme essentiel à l'industrialisation (une fois encore grâce à l'instauration de marchés de masse stables) est le développement de politiques nationales et la constitution d'un cadre politique permettant d'éradiquer le vieux régionalisme. Ils soulignent l'importance du fait qu'avant le XIX<sup>e</sup> siècle, il est difficile de définir de quelque manière que ce soit comme nationaux les divers régimes économiques alors en vigueur. On doit plutôt les décrire comme régionaux, fonctionnant sur une petite échelle, et fragmentés. Le débat sur l'industrialisation a montré plus précisément que l'Europe de l'Ouest pendant cette période se caractérisait par l'existence de nombreuses économies régionales reposant sur différentes combinaisons de productions. Bien plus, ces régions étaient liées entre elles de diverses façons ; elles constituaient des modèles complexes qui ne rentrent pas tous nécessairement dans le modèle simple centre-périphérie tel que l'a utilisé Braudel par exemple. Bien au contraire, de telles hiérarchies étaient instables et pouvaient aisément évoluer.
- 33 En tout état de cause, ce sont l'effondrement de ces économies régionales et la modification de leurs interrelations complexes au XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, qui ont conduit à une redistribution radicale des industries pendant cette période. Bien que Franklin Mendels, dans sa théorie initiale de la proto-industrialisation, ait voulu mettre en évidence le lien direct entre proto-industrialisation et pleine industrialisation, le débat ultérieur a clairement montré que, pendant cette période, une structure proto-industrielle plus ancienne a été détruite sous l'effet d'un processus de concurrence et de relocalisation. Ainsi, certaines régions ont connu une expérience de désindustrialisation, tandis que d'autres connaissaient un développement de l'industrie « moderne ». Il semble tout à fait plausible de voir dans ce processus de relocalisation la naissance du marché moderne de production de masse ainsi que de l'économie nationale. Le degré d'impact d'un tel processus sur une économie nationale semble bien avoir déterminé le destin ultérieur de l'industrialisation dans un pays déterminé. Là où des économies nationales puissantes et aux réseaux très serrés ont été développées et stimulées principalement

sous l'effet des moyens politiques et administratifs, les marchés de masse semblent s'être développés, tandis que là où le régionalisme dominait encore, ils ont été supprimés. C'est probablement en tenant compte d'un tel contexte historique que l'on doit considérer les exemples de la France et de l'Italie – comme l'ont fait remarquer Piore *et alii*. D'après ces auteurs, il existe une relation très nette dans ces pays entre l'incapacité à adopter les technologies de la production de masse et l'incapacité à surmonter le régionalisme.

- 34 Cependant, et c'est le deuxième point, le « révisionnisme » de Piore *et alii* a encore d'autres conséquences. Comme nous l'avons montré, il met l'accent sur la continuité plutôt que sur la discontinuité. De ce fait, le processus d'industrialisation en tant que tel n'a connu qu'une émergence progressive. Bien plus, dans cette optique, il est imprégné de tradition historique et de modèles sociaux et culturels appartenant au passé. Il perd donc beaucoup du caractère dynamique et destructeur qu'on lui attribuait jusqu'alors.
- 35 Troisièmement, la contribution de Piore *et alii* a encore renforcé la tendance à nier l'existence de toute forme d'étapes évolutives dans le développement industriel. En opposition aux schémas simplistes hérités de Marx, le *putting-out system* n'est pas nécessairement suivi d'une étape manufacturière, elle-même suivie de la mécanisation en usine. Ils insistent plutôt sur le fait que de telles organisations de la production sont souvent complémentaires et peuvent co-exister dans le temps historique. Au lieu de mettre en question la nécessaire transition d'une étape à une autre, leur discussion met plutôt l'accent sur les traits structurels et sur leur recoupement lors de certaines périodes historiques.
- 36 Quatrièmement, l'insistance plus grande mise sur les aspects consensuels et même harmonieux de l'industrialisation constitue un résultat important de la contribution de ces auteurs au débat. Bien sûr, ceci ne signifie pas qu'ils n'admettent pas, dans leur modèle révisionniste, l'existence de conflits entre les entreprises, entre patrons et ouvriers, entre industrie d'État et industrie locale, etc. Au contraire, de tels conflits peuvent tout à fait coller avec leur « modèle » sans pour autant bouleverser les principales propositions. Le problème réside plutôt dans le fait que ces formes de conflit ne sont pas délibérément incluses dans le modèle en tant qu'agent ou moteur du changement. Dans leur modèle de base, il n'existe pas de voie par laquelle un conflit dynamique au niveau micro-économique, pourrait être source d'instabilité ou de changement. Ainsi, ce sont des forces extérieures au système – la politique, la culture, les politiques étatiques, etc. – qui engendrent une plus grande concentration, une mécanisation et une production de type industriel.
- 37 Le problème essentiel que pose une telle conception est que le processus industriel s'y trouve coupé de la logique du capitalisme en tant que système économique compétitif et dynamique. Sans nier l'importance de facteurs externes, ni les aspects progressifs et non-évolutifs de l'industrialisation, il convient sans doute néanmoins de la rattacher à une théorie du capitalisme en tant que système économique distinct fonctionnant à la fois au niveau micro et macro-économique. Ainsi, le débat récent sur l'industrialisation manque surtout de quelque concept d'interrelation entre industrialisation et capitalisme en tant que système dynamique.
- 38 Ainsi, le défi principal semble-t-il être de concilier une conception de l'industrialisation comme processus progressif et inégal selon les régions et les branches industrielles, et la reconnaissance concomitante de ses traits dynamiques liés aux effets d'une logique de concurrence spécifique. L'historien ou le sociologue doivent continuer à considérer avec scepticisme les explications purement technologiques, sans pour autant nier l'aptitude

des individus, au niveau-micro-économique, à produire et à créer du profit. Dans ce contexte, trois aspects semblent particulièrement importants. Tout d'abord, il faut insister sur l'importance essentielle de la concurrence et sur la lutte pour le contrôle de ressources de production – au sens large – qui ne sont pas illimitées. Un tel principe actif, impliquant « une incertitude radicale » – d'après la terminologie de G. Hodgson – doit être inclus dans tout modèle de dynamique capitaliste. En ce sens, un tel modèle doit reposer sur certaines hypothèses concernant le rôle de l'acteur individuel façonné par les institutions et s'appuyant sur « une rationalité limitée ».

- 39 Deuxièmement, il faut relier le changement technique et institutionnel à cette logique de la concurrence et de la lutte pour le contrôle des ressources et des marchés. Il faut rendre compte de la façon dont une « rationalité » déterminée par les institutions (et de ce fait limitée) conduit, au niveau micro-économique, des individus – patrons, propriétaires d'entreprises, et/ou entrepreneurs – à introduire, par exemple, une nouvelle technologie afin de gagner un surplus de profit de type schumpeterien, et comment un tel comportement conduit à un changement dynamique. Cette perspective était certainement la pierre d'angle de la théorie du développement capitaliste élaborée à la fois par Marx et Schumpeter, et elle est encore pertinente pour toute discussion ou explication du processus d'industrialisation. Elle a surtout l'avantage d'associer une conception de l'importance des facteurs institutionnels et la prise en compte du comportement de l'acteur économique. Il faut bien admettre, comme l'ont fait remarquer nombre de ses adversaires, que la règle de l'individualisme méthodologique appliquée au sens strict, a ses inconvénients. Mais on doit en dire autant des théories « holistiques » qui ne font la plupart du temps aucune place au comportement et aux motivations des individus. C'est exactement ce qui manque à nombre de modèles élaborés par ceux qui, aujourd'hui, remettent radicalement en cause l'ancienne théorie concernant l'industrialisation.
- 40 Troisièmement, cependant, tout débat concernant le capitalisme comme système dynamique, source de changement grâce à la concurrence et à la lutte pour le contrôle, doit par dessus tout éviter le déterminisme technologique autant qu'économique. Surtout, le concept de « technologie » doit être re-défini dans un sens beaucoup plus large. Le développement, ces dernières années, d'un débat moderne, surtout dans le cadre de l'économie des institutions, sur les coûts de transaction, les droits de propriété, les coûts et les bénéfices des organisations, semble de toute première importance. De notre point de vue, ce débat a clairement montré que l'essor de l'industrie n'implique pas seulement un changement technologique mais aussi un important changement du mode d'organisation, des modifications dans le niveau de contrôle des ressources, des facteurs de production et des marchés. Il est évident qu'un schéma d'explication pertinent concernant la transition vers les usines mécanisées concentrées doit inclure un tel ensemble de facteurs. L'augmentation des coûts de transaction à l'intérieur des formes décentralisées de production, aussi bien que la compétition pour le contrôle des ressources et des marchés ont certainement été d'une importance cruciale pour le passage à une production de type manufacturier à grande échelle, surtout au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.
- 41 Bien plus, on peut aisément étendre et appliquer de telles approches institutionnelles à un modèle du système capitaliste et à sa relation au processus d'industrialisation. Au niveau micro-économique, à l'intérieur d'une activité industrielle spécifique, il est fécond de concevoir l'évolution vers des formes de production plus concentrées comme un

processus où s'affrontent les entrepreneurs en vue d'acquérir des droits de propriété plus importants et un contrôle accru sur les filières de marchés, les flux de main d'œuvre, les produits finis, les procédés d'innovation et leur utilisation, etc.

- 42 Ainsi, cette lutte pour l'accroissement des droits de propriété apparaît-elle directement comme un processus de concurrence et d'exclusion, qui à son tour, donne l'impulsion au changement. Une telle approche pourrait, au moins en quelque mesure, constituer une alternative au modèle proposé par Piore, Sabel et Zeitlin.
- 43 Cet article a été l'occasion de discuter certaines interprétations du processus d'industrialisation en Suède ainsi que certains effets de la récente attaque « révisionniste » contre l'ancienne interprétation du processus d'industrialisation qui en a été faite, et qui met l'accent sur son caractère rapide et discontinu. Cette confrontation a certainement permis de présenter des aspects nouveaux et importants du processus, laissés de côté par les modèles qui mettent en avant l'aspect de « décollage » ou d'« explosion » du phénomène. Cependant, il est possible que l'accent mis plus récemment sur le caractère graduel et irrégulier du processus ait été excessif, en remisant de la sorte à l'arrière-plan presque tous les aspects dynamiques. Nous avons proposé comme alternative que ce débat sur l'industrialisation gagnerait à une confrontation avec le débat récent au sein de l'économie institutionnelle. Cela permettrait de revaloriser les aspects dynamiques du changement industriel, et pour ce qui est de l'essor de la production industrielle, le rôle de la concurrence et de la lutte pour le contrôle des ressources.

---

## NOTES

1. L. JORBERG, « The Nordic Countries », dans C. CIPPOLLA, ed., *The Fontana Economic History of Europe*, vol. 4:2, London, 1975, 439 p.
2. Voir L. JORBERG, « The Nordic Countries », *op. cit.* ; E.F. HECKSCHER, *An Economic History of Sweden*, Cambridge, Mass. ; A. MONTGONERY, *Industrialismens genombrott i Sverige*, Stockholm, 1970. Pour un survol de la question, voir M. ISACSON, L. MAGNUSSON, *Proto-industrialisation in Scandinavia*, Leamington Spa, 1987, pp. 4 sq.
3. L. SCHÖN, « Marknad och industrialisering under 1800-talet », dans *Historisk Tidskrift* 1985/4, et L. SCHÖN, *Fran hantverk till fabriksindustri*, Lund, 1979.
4. L. MAGNUSSON, *Kapitalbildningen i Sverige 1750-1860: Godsen*, Uppsala, 1982, et « The Rise of Agrarian Productivity in Scandinavia 1750-1860: a review », dans O'BRIEN, ed., *International Productivity Comparisons and Problems of Measurements 1750-1939*. Ninth International Economic History Congress, Bern, vol. B:6, 1987.
5. L. SCHÖN, « Jordbrukets omvandling och konsumtionens förändringar 1800-1870 », dans *Meddelande Fran Ekonomisk-Historiska Inst.*, n° 41, 1985.
6. Pour la description d'ensemble, voir M. ISACSON, L. MAGNUSSON, *Proto-industrialisation in Scandinavia*. En ce qui concerne l'importante industrie textile, voir L. SCHÖN, *Fran hantverk till fabriksindustri* et C. AHLBERGER, *Vävarfolket*, Göteborg, 1988 ; voir aussi les contributions de L. MAGNUSSON, I. JONSSON, M. ISACSON, B. FRIDEN et alii dans *Bebyggelsehistorisk arsskrift*, n° 16, 1988.

7. Voir M. FRIDHOLM, M. ISACSON, L. MAGNUSSON, *Industrialismens rötter*, Lund, 1976 ; voir aussi l'intéressant débat concernant ces transformations institutionnelles (particulièrement l'ouverture au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle du marché de la terre, jusqu'alors si réduit) dans J. KYLE, *Striden om hemmanen*, Göteborg, 1987.
8. Voir F. MENDELS, « Proto-industrialisation : the First Phase of the Industrialisation Process », dans *Journal of Economic History*, vol. XXXI, 1972 ; pour un survol de la question, voir M. ISACSON, L. MAGNUSSON, *Proto-industrialisation in Scandanavia* ; ou L.A. CLARKSON, *Proto-industrialisation : the First Phase of Industrialisation*, Houndsmills, 1985.
9. P. KRIEDTE, H. MEDICK, J. SCHLUMBOHM, *Industrialisation before Industrialisation*, Cambridge, 1981. Pour des remarques critiques, voir aussi S. POLLARD, *Peaceful Conquest*, Oxford, 1981, pp. 63 sq., et L.A. CLARKSON, *op. cit.*, 1985.
10. Voir M. BERG, P. HUDSON, M. SONENSCHER eds, *Manufacture in Town and Country Before the Factory*, Cambridge, 1984, (Introduction).
11. Voir leur propre discussion dans P. KRIEDTE, H. MEDICK, J. SCHLUMBOHM, « Proto-industrialisation on Test with the Guild of Historians », dans *Economy and Society*, vol. 1512, 1986.
12. Voir par exemple, C. MORE, *Skill and the English Working Class*, London, 1981 ; M. ISACSON, L. MAGNUSSON, *op. cit.* 1987 ; M. BERG, P. HUDSON, M. SONENSCHER, eds., *op. cit.*, 1984, etc.
13. R. SAMUEL, « Workshop of the World : Steam Power and Hand Technology in Mid-Victorian Britain », dans *History Workshop Journal*, n° 3, 1977.
14. P. DEANE, *The First Industrial Nation*, Cambridge University Press, Cambridge, 1985.
15. N. CRAFTS, *British Economic Growth during the Industrial Revolution*, Oxford, 1985.
16. Voir par exemple, J. BREWER, N. MCKENDRICK, J.H. PLUMB, *The Birth of a Consumer Society : the Commercialisation of Eighteenth Century England*, London, 1983.
17. P. HUDSON, *The Genesis of Industrial Capital*, Cambridge, 1986, et P. HUDSON, ed., *Regions and Industries*, Cambridge, 1989.
18. M. BERG, P. HUDSON, M. SONENSCHER, eds., 1987 ; Voir aussi P. HUDSON, *The Genesis of Industrial Capital*, Cambridge, 1986, et J. THIRSK, « Industries in the Countryside », dans F.J. FISCHER, ed., *Essays in the Economic and Social History of Tudor and Stuart England*, Cambridge, 1961.
19. M. PIORE, C. SABEL, *The Second Industrial Divide*, New York, 1984.
20. M. PIORE, C. SABEL, *op. cit.*, p. 28.
21. C. SABEL, J. ZEITLIN, « Historical Alternatives to Mass Production : Politics, Markets and Technology in Nineteenth Century Industrialisation », *Past and Present*, n° 108, 1984.
22. M. PIORE, C. SABEL, *op. cit.*, p. 36.
23. C. SABEL, J. ZEITLIN, « Historical Alternatives »..., p. 149.
24. *Ibid.*
25. *Ibid.*, p. 148.
26. P. SCRANTON, *Propriety Capitalism. The Textile Manufacture at Philadelphia 1800-1885*, Cambridge University Press, Cambridge, 1983.
27. M. PIORE, C. SABEL, *op. cit.*, p. 5.
28. Voir mon livre à paraître sur les cas de Sheffield, Solingen et Eskilstuna (en Suède).
29. K. POLANYI, *The Great Transformation*, New York, 1944 ; G. HODGSON, *Economics and Institutions*, Blackwell, Oxford, 1984.
30. Voir par exemple, W. REDDY, *The Rise of Market Culture. The Textile and French Society, 1750-1900*, Cambridge, 1984.

---

## AUTEUR

### LARS MAGNUSSON

Lars MAGNUSSON est professeur à l'Université d'Uppsala. L'article que nous présentons ici constitue une contribution très importante au débat qui se poursuit encore sur l'industrialisation dans la longue durée et sur les formes d'organisation du travail. Il porte d'autre part un témoignage sur l'expérience d'échanges qui s'est déroulée en 1989-1990 entre l'EHESS et le Conseil Suédois pour la Recherche en Sciences Humaines et Sociales.